



BERTHELOT & Cie | Abonnements : | Le No. UN Cent | Bureaux : | **H. BERTHELOT**
 Editeurs-Propriétaires. | Un an..... \$0.50 | 35 St. Gabriel. | Rédacteur-en-chef.

LE PREMIER TABLETTE
VIN DE QUININE DE CAMPBELL
 ET CONTRE LES FIEVRES MARIAGES
LE GRAND TONIC RENFORCISANT-JOUR

FEUILLETON de CANARD
LE SIRE DE LUSTUPIN
 Par ERNEST CAPENDU

(Suite)
 Son père l'attendait.
 Il la prit par la main et il la conduisit, — sans mot dire, — dans la salle basse.
 — Regarde ! — dit-il.
 Catherine poussa un cri de joie et s'élança en avant.
 Il y avait, étendues sur une table, les plus belles étoffes de soie et de magnifiques bijoux.
 — Qu'est ce que cela ? — dit-elle en s'arrêtant.
 — Les parures pour ton costume de présentation à la cour, qui aura lieu le jour de Noël ! — répondit le conseiller.
 — Vous m'envoyez cela, mon père ?
 — Ce n'est pas moi.
 — Qui donc ?
 — Tu ne devines pas ?
 — Non !
 — Cherche bien !
 Catherine rougit.
 — Mon Dieu ! — murmura-t-elle. Elle était palpitante.
 — Tu as deviné ? — dit le conseiller.
 Catherine fit un effort.
 — Non ! — dit-elle. — Qui est-ce ?
 — Tu veux le savoir ?
 — Oui.
 — Eh bien !... c'est...
 — C'est ?
 — M. de Céranon.
 — M. de Céranon m'envoie cela ! — reprit Catherine avec étonnement.
 — Oui, ma fille, il t'envoie cela, et à moi, il m'envoie cette lettre.
 Et le conseiller tendit une lettre à Catherine. Celle-ci la prit, et l'ouvrant, elle lut :



La lébauche.—[aux Jockeys Sir John et Taillon]. Vous allez éreinter cette pauvre bête. Si vous restez tous les deux dessus, gare à la culbute en sautant la barrière.

“ Mon cher et aimé de Lespars,
 “ Vous voulez bien n'est-ce pas, que ce costume de cour, soit le cadeau des fiançailles...
 “ Signé : Baron DE CÉRANON.
 Catherine demeura stupéfaite. Elle regarda son père. Celui-ci souriait doucement avec une expression de joie profonde. Il y eut un silence.
 Catherine se domina.
 — Que signifie cela ? — demanda-t-elle en tendant le papier à son père.
 — Cela signifie, — répond le conseiller, — qu'avant un mois, ma Catherine chérie, tu seras la femme du Seigneur de Céranon, — chevalier des ordres du roi, gentilhomme de la princesse Louise de Savoie et ami intime de monseigneur le duc de Lorraine.
 Catherine joignit les mains et ne put répondre...”

XV
 Catherine.
 Catherine était triste, mais elle avait assez d'empire sur elle-même pour escher cette tristesse. Barba s'était bien aperçue un peu de cet état de langueur moral, mais elle n'avait rien pu savoir.
 Quant à M. de Lespars, il continuait à nager dans un océan de joie et d'espérance.
 Catherine s'isolait souvent. Enfermée dans son petit oratoire-salon, elle y demeurait de longues heures.
 Elle priait Dieu, et comme elle le disait poétiquement, elle causait avec sa mère.
 Catherine avait la foi dans la belle et sainte acception du mot.
 Son âme se suspendait à l'anneau céleste de la croyance, — pour s'isoler de la terre.
 Quant elle avait prié Dieu, elle évoquait, pour ainsi dire, l'ombre de sa mère.
 Elle parlait à voix haute, bien convaincue que l'âme de madame de

Lespars avait quitté le séjour immatériel pour descendre auprès de l'âme de sa fille.
 Alors il se passait en Catherine quelque chose de bien étrange et de sublime.
 Quand elle avait entamé sa causerie confidentielle, quand elle avait transmis ses pensées les plus secrètes, il lui semblait qu'une voix intérieure parlait en elle, et que les réponses qu'elle se faisait à elle-même émanaient d'un autre esprit que le sien...
 Parlant toujours à voix haute quand elle interrogeait ou quand elle racontait, le timbre de sa voix prenait un ton beaucoup plus bas pour émettre la réponse.
 Quand elle causait avec sa mère, Catherine ne s'asseyait jamais.
 Elle n'était donc pas le jouet d'un rêve.
 Elle marchait lentement dans son salon-oratoire, allant de la table à la cheminée, de la cheminée aux sièges, des sièges aux fenêtres et aux tapisseries, s'arrêtant par instant et surtout pour écouter les réponses ou les réflexions qu'elle se faisait.

Dans ce petit oratoire salon, Catherine avait fait transporter les quelques souvenirs qu'elle avait pu conserver de son excellente mère.
 A cette époque, le portrait était un bien royal ou princier.
 Les souvenirs conservés en objets leur ayant appartenu.
 Ces objets provenant de l'ancienne chambre de sa mère, Catherine les avait placés au regard d'un grand Christ et d'une magnifique bénitier en ivoire finement sculpté.
 Ce n'était que dans l'oratoire que ces causeries intimes avaient lieu, aussi Catherine ne laissait-elle absolument pénétrer dans la petite pièce que son père et Barba.
 Sa conviction était tellement sincère, sa foi si vive, qu'il lui arrivait souvent de dire :
 — Ma mère m'a ordonné cela...
 D'autres fois, elle ajoutait, en parlant à d'autres personnes :
 — Ah ! cette pensée n'est pas de moi. C'est ma mère qui me l'a fait naître.
 Jamais aucun de ceux qui entouraient la jeune fille, n'avait essayé de détruire sa croyance. Bien au contraire, on la respectait...
 On devine si, à la suite des sensations pénibles qu'elle venait d'éprouver, Catherine avait causé avec sa mère !
 Le baron de Céranon était venu ce jour où il avait envoyé le cadeau des fiançailles.
 Il s'était montré aimable, empressé, galant, désireux de plaire, non pas en jeune homme habitué aux conquêtes, mais en homme cherchant à inspirer un sentiment sérieux.
 Il avait eu parfaitement l'esprit de son âge.
 Instruit, spirituel, empreint de ces manières aisées des gentilshommes de cour qu'il avait su prendre en se trouvant en contact perpétuel avec les grands seigneurs, qui avaient toujours, dans la maison de Lorraine, été ses compagnons, l'ancien ami du comte de Saint Allos, — le frère de la jolie Yolande, — l'ennemi du Bayle était devenu un personnage plus brillant, plus élégant que celui que nous avons rencontré jadis à Barcelonnette, — dix-neuf ans plutôt, — et il avait une trop haute idée de sa propre valeur pour manquer d'un aplomb nécessaire.
 Il avait soupé chez le conseiller de Lespars, et le soir, en quittant Catherine, il lui avait demandé la permission de revenir le lendemain lui présenter ses hommages.
 — Quel homme ! quel cœur ! quel esprit ! quels sentiments généreux ! — s'était écrié le conseiller en se trouvant seul avec sa fille. — Non-seulement je lui aurai dû ma fortune,